

Le traumatisme, la culture, et l'identité chez Aki Shimazaki :

Le poids des secrets et les défauts de la société japonaise

By
Devon Michael John Robert Morgan

A Thesis Submitted to
Saint Mary's University, Halifax, Nova Scotia
in Partial Fulfillment of the Requirements for
the Degree of Honours Bachelor of Arts in French.

May, 2014, Halifax, Nova Scotia

© Devon Michael John Robert Morgan, 2014

Approved: Prof. Shana McGuire
Faculty Supervisor

Approved: Dr. Rohini Bannerjee
Acting Dept. Chair

Date: May 9, 2014

Abstract
Le traumatisme, la culture, et l'identité chez Aki Shimazaki :
Le poids des secrets et les défauts de la société japonaise
by Devon Michael John Robert Morgan

This thesis highlights the major critiques made by Japanese author Aki Shimazaki in her series of five novels entitled *Le poids des secrets*. Shimazaki chose to write the book series in French, and heavily critiques several very important aspects of the Japanese mindset and culture. In using French, this thesis argues that Shimazaki was able to escape the confines of her own culture and language and prove that Japan needs to learn from its past in order to avoid repeating the same mistakes.

The books deal with some of the most traumatic events in Japanese history, from the Great Kanto Earthquake to the Atomic Bombs. The characters in these novels are forced to deal with their situations in a manner that is defined by their culture, which proves problematic in several ways that are outlined in this thesis.

The first chapter covers the historical background of the events dealt with in the novels in order to create a better understanding of the traumas the characters deal with. The second chapter deals with the specific elements of Japanese culture that are relevant to how the characters act and think. Finally, the third chapter covers aspects of Japanese identity and how collectivism is so important to understanding why the Japanese government and people behave and think the way they do.

May 9, 2014

Résumé
Le traumatisme, la culture, et l'identité chez Aki Shimazaki :
Le poids des secrets et les défauts de la société japonaise
Par Devon Michael John Robert Morgan

Cette étude met en lumière les principales critiques faites par l'écrivaine japonaise Aki Shimakazi dans sa série de cinq romans intitulé *Le poids des secrets*. Shimazaki a choisi d'écrire la pentalogie en français – non pas en japonais, sa langue maternelle – et fait une évaluation critique de plusieurs aspects de la mentalité et de la culture japonaises. Cette thèse soutient que, avec l'utilisation du français, Shimazaki a réussi à se libérer de la rigidité de sa propre culture et de sa langue maternelle pour montrer que le Japon doit apprendre de son passé afin de ne plus répéter les mêmes erreurs.

La série traite les événements les plus traumatisants dans l'histoire du Japon, comme les bombes atomiques et le Grand séisme de Kantô. Les personnages dans ces romans sont obligés de faire face à leurs situations respectives d'une manière étroitement définie par leur culture, ce qui s'avère problématique à plusieurs reprises comme le soulignera cette étude.

Le premier chapitre porte sur le contexte historique des événements traités dans les romans afin de favoriser une meilleure compréhension des traumatismes personnels vécus par les personnages. Le deuxième chapitre examine les spécificités de la culture japonaise qui sont pertinents par rapport au comportement et à la pensée des personnages. Finalement, dans le troisième chapitre nous explorons les questions identitaires au Japon, surtout la notion de collectivisme et son importance au cœur de la raison d'être du peuple japonais.

Le 9 mai 2014

Table des matières

Abstract	i
Résumé	ii
Table des matières	iii
Introduction	1
Chapitre 1 : Une chronologie des événements traités dans <i>Le poids des secrets</i>	5
I) <i>L'occupation japonaise de la Corée et les Coréens au Japon</i>	5
II) <i>Le séisme de Kantô en 1923</i>	7
III) <i>La Seconde Guerre mondiale</i>	9
IV) <i>Conclusion</i>	13
Chapitre 2 : Les aspects culturels et sociétaux du Japon critiqués par Aki Shimazaki	14
I) <i>Le système de l'ie</i>	14
II) <i>Les concepts d'Uchi et Soto</i>	16
III) <i>Le rôle des femmes</i>	18
IV) <i>Conclusion</i>	21
Chapitre 3 : Les questions identitaires chez Aki Shimazaki	22
I) <i>Le collectivisme au Japon</i>	22
II) <i>Les aspects sociétaux qui forment l'identité des personnages</i>	23
III) <i>Le Gyokusai</i>	24
IV) <i>Conclusion</i>	25
Quelques remarques finales	26
Bibliographie	27

Introduction

Le poids des secrets, une pentalogie écrite par l'auteure japonaise-canadienne Aki Shimazaki, raconte l'histoire de deux familles pendant une époque traumatisante au Japon. Dans cette étude, la question suivante nous intéresse : pourquoi Shimazaki aurait-elle choisi d'écrire ces romans en français, sa deuxième langue ? De plus, qu'est-ce qu'elle veut dire dans cette langue étrangère ? La réponse est, en fait, donnée d'emblée dans le titre de la série : le poids des secrets que cache le passé tragique du Japon est tel que Shimazaki n'ose pas le révéler dans sa langue maternelle. Parmi les pages de ces cinq romans écrits dans un style simple et épuré, on trouve une critique sévère des problèmes sociohistoriques du Japon, de ses traditions culturelles, de ses hiérarchies familiales, de ses tabous sociaux. Elle se sert de la langue française pour dévoiler des choses difficiles, voire impossibles à dire au Japon mais auxquelles la société contemporaine – du Japon et du monde entier – doit faire face pour résoudre les problèmes qui persistent dans son pays natal.

La série traite des événements terribles qui se sont produits au Japon pendant le 20^e siècle. Les deux premiers romans, *Tsubaki* (1999) et *Hamaguri* (2000), se passent pendant la Seconde Guerre mondiale à Nagasaki et racontent l'histoire de deux enfants parmi le chaos de la bombe atomique. Le troisième, *Tsubame* (1999), est écrit du point de vue d'une jeune Coréenne qui cache sa vraie identité et révèle l'horreur du massacre commis par les Japonais contre les Coréens lors du tremblement de terre en 1923. Dans le quatrième roman, *Wasurenagusa* (2002), il s'agit d'un homme stérile et de la manière dont il se rend compte de l'importance des attentes parentales et sociétales. *Hotaru* (2005), le cinquième roman, raconte l'histoire d'une jeune femme qui risque de répéter

les mauvaises décisions de sa grand-mère. Chaque roman montre une crise identitaire ou un problème social que les personnages principaux doivent affronter. Pour mieux comprendre les événements et les personnages au centre de cette étude, voici un court résumé de chaque roman.

Tsubaki est l'histoire de Yukiko, une fille adolescente qui a déménagé de Tokyo à Nagasaki avec sa famille pendant la Seconde Guerre mondiale. Le roman commence en Amérique du Nord avec la fille de Yukiko, Namiko, qui lit une lettre que sa mère avait laissée pour elle lors de sa mort. Le roman révèle les secrets cachés parmi les mots de cette lettre : Yukiko était amoureuse d'un homme qui s'appelait Yukio, mais elle a fini par découvrir que celui-ci est, en effet, son demi-frère. Dans ce roman, Shimazaki critique le nationalisme japonais, dont un exemple est le *gyokusai*, un terme japonais qui représente l'idée de se suicider pour garder l'honneur. Shimazaki montre l'horreur de cette pratique en critiquant le gouvernement japonais de l'avoir encouragée. La narratrice, Yukiko, exprime son incrédulité avec cette idée plusieurs fois et s'inquiète pour l'avenir de son pays à cause de cette obsession avec l'honneur.

Hamaguri raconte la même histoire que celle dans *Tsubaki*, mais du point de vue de Yukio – le demi-frère de Yukiko et le fils de Mariko et le fils adoptif de Takahashi (ces deux sont les narrateurs dans les trois romans suivants). Ce roman explique les événements de l'enfance de Yukio et Yukiko, et comment ils se sont rencontrés à Tokyo avant d'avoir déménagé à Nagasaki. Le titre – qui veut dire « coquille » - est lié aux deux coquilles dans lesquelles les deux enfants ont écrit leurs prénoms en promettant de se revoir un jour. Les thèmes y traités sont encore liés aux difficultés rencontrées par les deux familles face à la guerre et la société japonaise.

Tsubame est l'histoire de Mariko, la mère de Yukio. Le roman aborde les événements qui ont suivi le tremblement de terre en 1923 qui a détruit la ville de Tokyo. Shimazaki révèle d'une manière très franche la cruauté dont les êtres humains sont capables pendant un désastre. Les lecteurs des deux premiers romans de la série apprennent que Mariko est coréenne. Elle avait été forcée de cacher sa vraie nationalité à cause du massacre des Coréens lors du tremblement de terre. Shimazaki montre deux perspectives sur un événement historique dont la plupart des Japonais ont honte. De nos jours, les opinions des Japonais ont changé, et plusieurs personnages parlent de leur honte d'être Japonais à cause des événements de la Seconde Guerre mondiale.

Wasurengusa est l'histoire de Takahashi, l'homme qui est devenu le mari de Mariko et le père adoptif de Yukio. Le roman raconte sa vie et ses difficultés liées à sa stérilité et les attentes de ses parents. Fils d'une famille très riche, il est l'héritier des entreprises très fameux et on s'attend à ce qu'il ait un fils pour continuer la ligne familiale. Le thème culturel dans ce roman est la famille japonaise et comment elle fonctionne dans la société. Takahashi est la victime des attentes culturelles ; le fait qu'il ne se conforme pas est important et lié au message d'Aki Shimazaki.

Hotaru traite de la même histoire que *Tsubaki* et *Hamaguri* mais la narratrice cette fois-ci est Mariko, qui raconte l'histoire de son point de vue. Elle est maintenant âgée et traumatisée par son passé et la mort de Monsieur Horibe, le vrai père de Yukio. Elle raconte son histoire à sa petite fille, qui veut voir son professeur (déjà marié) dans un contexte amoureux. Mariko est très fâchée et c'est la raison pour laquelle elle raconte son passé. On découvre que Mariko savait que Yukiko avait tué son père (on apprend cela dans *Tsubaki*) mais elle ne savait pas pourquoi. Mariko est tourmentée par ses décisions

passées et leurs conséquences dévastatrices et veut prévenir sa petite fille pour qu'elle ne répète pas les mêmes erreurs dans sa vie. La série termine avec la petite fille de Mariko qui décide de ne plus voir son prof.

Ces romans transmettent explicitement une leçon : il ne faut pas répéter le passé. Aki Shimazaki se sert de la langue française, qui est notée pour sa franchise et sa résistance, pour dire que le Japon doit tirer des leçons des erreurs faites au siècle dernier. Cette étude révélera le contexte historique et les aspects culturels du Japon qui sont au cœur de la critique de Shimazaki.

Chapitre 1 :

Une chronologie des événements traités dans *Le poids des secrets*

Mon fils lui dit :

- Qu'est-ce qu'il y a dans la tête de ceux qui nous conduisent à pareilles catastrophes ? Ça doit être la haine, ou le racisme, ou la vengeance.

Il y eut un long silence entre eux. On entendait le tic-tac des deux pendules. Un rythme *moderato*.

Puis ma mère lui dit :

- Il y a des choses qu'on ne peut éviter, malheureusement.

(*Tsubaki* 18-19)

La période pendant laquelle la série est située porte une très grande importance puisqu'il s'agit d'une époque parmi les plus significatives dans l'histoire du Japon et du monde entier. Shimazaki a choisi deux événements historiques traumatisants qui se sont passés au Japon pendant le 20^e siècle pour dévoiler ses critiques de son pays natal : premièrement, le massacre des Coréens par les Japonais suivant le tremblement de terre de 1923 à Tokyo; et, deuxièmement, les atrocités commises par le gouvernement japonais pendant la Seconde Guerre mondiale. D'après Shimazaki, la conscience collective du Japon reste toujours affligée par de très lourds secrets qui la hantent depuis plus d'un siècle. Il faut donc comprendre le contexte historique des romans pour bien saisir la gravité des événements et des décisions prises par les personnages dans *Le poids des secrets*. Ce qui suit est une courte chronologie des événements mentionnés ci-haut.

1) L'occupation japonaise de la Corée et les Coréens au Japon

Selon Andrew Gordon dans *A Modern History of Japan : From Tokugawa Times to the Present*, en 1853, après des centaines d'années d'isolement et le commencement de la période du Meiji, le Japon a subi d'immenses changements sociopolitiques (61). Après l'introduction d'une loi permettant aux étrangers de participer dans l'échange commercial

(du riz et du pétrole), le Japon commence une période de colonisation partout dans l'Océan Pacifique (115). Le Japon essaie de se montrer comme le pays supérieur d'Asie qui n'a pas subi l'influence de l'occident.

Le Japon se voit comme un pays homogène mais c'est loin, en fait, de la vérité. Il y a au Japon pas seulement des étrangers, mais des autochtones aussi. Le gouvernement japonais est réputé pour son mécontentement vers les étrangers. Dans *Lives of Young Koreans in Japan*, Yasunori Fukuoka souligne que le Japon est réputé pour ce mensonge de sa « pureté » (xxvii), un mensonge qui est représenté par Mariko, le personnage qui cache son héritage coréen et qui apparaît dans chaque livre de la série. Shimazaki l'utilise pour montrer l'hostilité des Japonais envers les Coréens, ou bien envers les étrangers en général, un problème qui persiste jusqu'à l'époque moderne.

Après la Première Guerre sino-japonaise – une guerre entre la Chine et le Japon qui a déterminé le pays qui contrôlerait la péninsule coréenne – les Japonais, ayant gagné la guerre, ont commencé à assimiler les Coréens. À l'époque, on voyait la culture coréenne comme étant inférieure à la culture japonaise ; le gouvernement japonais voulait donc détruire la souveraineté et le sens de nationalisme en Corée. Comme le souligne Fukuoka, les statistiques concernant les immigrés montrent qu'en 1910 un nombre important de Coréens ont été envoyés au Japon pour faire du travail forcé dans les mines ou les usines très dangereuses (4-5). Pendant cette période, la Corée est tombée dans un état d'extrême pauvreté. Les Japonais ont pris tout le territoire possible pour la culture du riz, ce qui est arrivé après une pénurie du riz au Japon. Sans leurs propres terres ou assez de nourriture pour vivre, des familles coréennes ont déménagé au Japon pour chercher du travail, même s'il était risqué (4).

Dès le début de l'occupation japonaise de la Corée et de l'immigration des Coréens au Japon, la société japonaise n'étaient pas accueillante pour ses nouveaux voisins (Fukuoka 11). Les Coréens ont été obligés de changer leurs noms de famille à des noms japonais tout en restant à l'extérieur de la société à cause de la mentalité d'homogénéité au Japon (Fukuoka 8). Mariko a changé son nom afin de cacher son identité dans le roman *Tsubame*, à cause du massacre des Coréens lors du tremblement de terre. Shimazaki montre comment les événements traumatisants peuvent pousser les gens à faire des choses incompréhensibles. Cela revient à la bombe atomique, et la conversation entre Yukiko (la demi-sœur de Yukio et la fille de M. Horibe) et son petit-fils au début de *Tsubaki* quand ils parlent des atrocités de la guerre. Shimazaki utilise cette conversation pour montrer que le Japon n'a rien gagné avec la guerre et que les gens ont tendance à commettre des actes tout à fait hors de leur comportement habituel lors des événements traumatisants.

II) Le séisme de Kantô en 1923

Au-delà du mal traitement et du racisme, les Coréens ont aussi été les victimes d'un massacre lors du tremblement de terre de Kantô (une région qui comprend plusieurs grandes villes au Japon dont Tokyo) en 1923. Plus de six mille Coréens ont été tués par la police, ou bien par des citoyens japonais convaincus par les autorités de commettre un tel acte. Cet événement est lié aux stéréotypes et aux tensions qui ont suivi l'occupation de la Corée et les atrocités de la Seconde Guerre mondiale (Fukuoka 4). Cet événement honteux est le sujet traité dans *Tsubame*, le roman qui raconte l'histoire des origines de Mariko et de son héritage coréen oublié. Les difficultés vécues par Mariko sont plus faciles à comprendre avec ce contexte historique.

Le tremblement de terre en 1923 a été une tragédie énorme au Japon. Tokyo, la ville capitale du Japon et une métropole vibrante et fière, est devenue un enfer brûlé (Schencking 3-4). Le poème suivant, écrit par l'activiste politique Soeda Azenbo et traduit du japonais vers l'anglais, décrit la dévastation après le séisme.

We heard roars near and far.
Fires spread to burn the sky.
The streets turned instantly into a veritable hell.
It was hell on earth, filled with cries and screams...

People died helplessly,
burned in the fire, going mad.
Parents called to their children; children called to their parents.
Looking for them in the fire and in the water...

Falling after being tormented by both fire and water;
Thrown to the river by a collapsing bridge;
And drowning, falling from a burning boat-
The number of people who perished was too numerous to count.

A whirlwind fanned the fierce fire.
There was nowhere to escape but a muddy pond.
They immersed their bodies, avoiding the flying sparks.
But it was no use.

So many are steamed to death,
Licked by the tongue of approaching flames.
Stepping over countless corpses,
People ran around, under the smoke and flames.

Those who barely escaped with their lives
had wounds too terrible to look at.
Poor souls, they are more dead than alive,
Breathing faintly in misery.

The survivors have neither food nor water
They sleep in the open, with only the clothes they happened to be
wearing
Day after day, night after night.
They feel more dead than alive...

What a terrible force of evil!
With only one shock,

It destroyed the great city of Tokyo, Yokohama,
The Boso Peninsula, Izu, Sagami.

Humans took pride in their civilization
And enjoyed the luxurious dream life.
But it has been destroyed completely,
Ah, it has been destroyed with no trace left behind.

(cité dans Schencking 3-4)

Ce poème puissant montre l'horrible vérité de la dévastation résultant du séisme. Shimazaki ne touche pas beaucoup aux détails du tremblement de terre, mais il a eu un effet profond sur le Japon et son peuple. Plus de 120,000 personnes sont mortes, et plus de deux millions ont perdu leurs domiciles. La scène horrifiante était presque impossible à décrire ; ce poème est la meilleure représentation même s'il est en anglais. Les rues étaient remplies de cadavres pourris, et le feu a suffoqué des centaines de personnes. Tokyo et Yokohama sont devenus des « cratères de misère » (Schencking 2-3).

Cette catastrophe est l'un des événements troublants qui se trouvent dans *Le poids des secrets* ; un contexte historique aide donc à dévoiler pas seulement les situations des personnages des romans mais aussi les actions des Japonais critiquées par Shimazaki - particulièrement celles du gouvernement et des militaires pendant la Seconde Guerre mondiale.

III) La Seconde Guerre mondiale

La période la plus importante traitée dans *Le poids des secrets* est la Seconde Guerre mondiale, surtout les événements qui ont eu lieu autour de la bombe atomique à Nagasaki en 1945. Shimazaki critique sévèrement la mentalité des Japonais à l'époque et les actions du gouvernement japonais pendant la guerre. Elle va encore plus loin dans sa critique en disant que la bombe était une nécessité pour arrêter la guerre et les atrocités

qui se sont passées. Par exemple, dans *Tsubaki* Yukiko dit à son petit-fils en parlant de la guerre : « Pourtant, continua-t-elle, il est évident qu'après la guerre, les Américains ont apporté la démocratie au Japon » (16). Comprendre la gravité de la vraie situation au Japon rend ce genre de commentaire polémique plus compréhensible.

Comme Gordon l'explique, la Seconde Guerre mondiale a commencé en Asie après l'invasion de la Mandchourie par les Japonais. Après d'avoir occupé plusieurs grandes villes en Chine les Japonais ont commencé un chapitre terrible dans leur histoire (204-207). L'occupation japonaise de la Chine était un véritable cauchemar pour les Chinois, particulièrement avec le massacre de Nanjing (un évènement traité dans *Tsubaki*). Privés de nourriture et de droits civiques, ils étaient complètement sous le pouvoir de l'armée japonaise. Le Massacre de Nanjing en décembre 1937 est connu pour un manque de pitié inhumain de la part des Japonais. Les femmes ont été violées, les bébés tués, et des centaines des personnes massacrées devant les yeux de leurs proches (Gordon 206). La brutalité historique de l'armée japonaise provoque de la honte chez les citoyens japonais même aujourd'hui.

En Corée, les Japonais ont commencé à envoyer beaucoup plus de citoyens au Japon pour le travail forcé dans les mines et les usines. Les femmes coréennes ont été envoyées partout en Asie pour devenir les objets de plaisir sexuel pour les soldats japonais. On a aussi envoyé le riz vietnamien au Japon pour nourrir le militaire ; une famine a ensuite tué plus d'un million de personnes au Vietnam. Finalement, les occupants japonais ont complètement détruit le mouvement nationaliste dans ce pays pour mettre fin à tout espoir de libération (Fukuoka 4).

En effet les Japonais ont également détruit la confiance d'autres pays asiatiques qui voulaient créer une Asie unie, hors de toute influence occidentale. Le gouvernement et le militaire japonais sont devenus brutaux et sans remords dans leur traitement des Vietnamiens et des Chinois ; le souvenir de ce mal traitement reste très présent dans les cœurs des gens en Asie même aujourd'hui, car aucunes excuses officielles n'ont été offertes par le gouvernement japonais pour sa brutalité (Gordon 211).

On a appelé cette initiative du Japon d'occuper les autres pays asiatiques le « Sphère de coprosperité de la grande Asie orientale ». C'est à dire que les colonies de l'est sous le pouvoir des pays occidentaux seraient enfin « libérés » de leurs oppresseurs étrangers. Le Japon a utilisé le mécontentement et la méfiance envers l'occident pour justifier leurs actions dans ces pays. Sous le slogan « Asie pour les Asiatiques », le Japon a masqué ses propagandes en disant que la race Yamato était supérieure. Les Japonais se sont pris pour la race supérieure en Asie afin d'affirmer leur occupation de ces pays. Au même temps, la vie des civils au Japon est devenue de plus en plus difficile (Gordon 210-211).

Au Japon, le gouvernement s'est servi de la guerre comme outil de propagande. L'occupation et le bombardement de Pearl Harbor avaient été justifiés comme une nécessité afin de rompre l'influence des États-Unis et des autres pays occidentaux. Le gouvernement japonais avait promis de créer une famille asiatique unie sous l'empereur japonais (Gordon 211-212). Les intellectuels de l'époque ont mobilisé un mouvement nationaliste pour gagner la certitude du peuple japonais. Tout ce qui provient de l'occident est devenu un menace à la prospérité du Japon et ses idéaux d'être un pays asiatique. Les femmes dans les rues étaient arrêtés par les soldats japonais à cause de leur

façon de se coiffer, les styles vestimentaires occidentaux étaient très mal vus, et les matériaux scolaires provenant de l'occident étaient supprimés à l'école (Gordon 220-221).

Pendant la guerre, la situation est devenue plus en plus grave pour les citoyens ordinaires au Japon. En effet, il n'y avait pas d'habitants « ordinaires », car le gouvernement s'attendait à ce que tout le monde soit actif dans les efforts de la guerre. Donc, tout d'un coup, la nourriture a disparu, le travail est rendu plus difficile, et les écoles ont fermés. Le gouvernement n'a pas voulu envoyer les femmes au travail puisqu'il fallait garder intacte la « famille traditionnelle » qui était la fondation de leur société selon le gouvernement. Enfin, les femmes célibataires étaient envoyées au travail dans les usines pour fabriquer des vêtements ou d'autres choses « traditionnellement liées aux femmes » (Gordon 218-219). Donc voilà l'environnement sociétal au Japon pendant la guerre, ce qui nous amène au moment le plus important dans l'œuvre de Shimazaki : les bombes atomiques.

La première bombe atomique au monde est tombée sur Hiroshima le 6 août 1945. Ce bombardement est le plus connu sans doute, mais la deuxième bombe atomique qui est tombée sur Nagasaki le 9 août 1945, deux jours après celle de Hiroshima, est la tragédie qui nous intéresse chez Shimazaki. Hiroshima est mentionné brièvement dans les romans, peut-être pour montrer la confusion provoquée par cette bombe pour les habitants de Nagasaki. Ils n'ont pas reconnu le pouvoir dévastateur d'une bombe atomique, et tout le monde était bouleversé. Les deux bombes atomiques ont été utilisées par les Américains comme une mesure désespérée pour terminer la guerre (Gordon 223).

La bombe atomique est tombée sur Nagasaki le 9 août 1945 vers midi. La bombe a détruit la plupart de la ville en quelques instants. Nagasaki est souvent la ville « oubliée » lorsqu'on parle des bombes atomiques, mais les effets étaient aussi graves que ceux infligés sur Hiroshima. Les habitants ont été incinérés, brûlés, ou tués par la radiation qui a suivi la détonation (« The Effects of the Atomic Bombings » February 21, 2014). Ces bombes ont changé le monde entier et la vérité cruelle de la guerre avait été enfin révélée. Le 2 septembre 1945, le Japon a cédé aux États-Unis, ce qui a déclenché une période d'occupation par les Américains (Gordon 224).

IV) Conclusion

Évidemment, les événements historiques traités dans *Le poids des secrets* montrent d'une manière absolue le pire de l'humanité. Shimazaki n'invente rien – elle présente la vérité brute d'une manière franche et réaliste. L'auteure lance un débat sur les réactions du gouvernement et du peuple japonais pendant cette période, oblige les lecteurs à faire face à ces actions honteuses, et condamne son pays natal comme étant responsable. En tout cas, supporter le poids de ces secrets sans assumer la responsabilité est une tâche trop lourde pour qui que ce soit. Les deux familles au centre des cinq romans de Shimazaki sont les victimes de ces événements, mais c'est Mariko qui réussit à survivre parmi tous et le séisme du Kantô et la bombe atomique. Elle sera donc le personnage principal qui reviendra le plus dans les parties suivantes de cette étude. Après avoir analysé le contexte historique des romans, nous pourrons maintenant procéder aux aspects culturels qui se sont avérés importants chez Shimazaki.

Chapitre 2 :

Les aspects culturels et sociétaux du Japon critiqués par Aki Shimazaki

Au fond de la critique faite par Shimazaki se trouve la culture japonaise. Les familles dans ses romans font partie d'une société qui ne pardonne pas ceux qui ne conforment pas aux attentes culturelles rigides. Ces attentes rigides de la famille japonaise, de la vie privée, et du pouvoir des hommes sont les forces contre lesquelles les personnages dans les romans luttent.

1) Le système de l'ie

Le mot *ie* en japonais est décrit par Hall et Beardsley comme : « *a patrilineage, a network of households related through their respective heads, comprising main houses, branch houses, and the branches or branch houses traced down through generations* » (cité dans Davies et Ikeno 78). En effet, le mot a plusieurs sens et s'avère très difficile à traduire dans d'autres langues. Au plus simple, c'est le système familial selon la vieille code japonaise, donc l'époque du Tokugawa quand les samurais était puissants. Obéir strictement aux règles de ce système n'est pas aussi commun qu'il était avant la guerre, mais l'*ie* occupe toujours une place importante dans la vie japonaise contemporaine tout de même (Davies et Ikeno 119). Pour bien comprendre le comportement des personnages dans les romans d'Aki Shimazaki, il faut aussi bien saisir le sens de l'*ie*.

Le système de l'*ie* vient de la tradition d'idolâtrer les ancêtres de la famille. On croit que, traditionnellement, les ancêtres deviennent des Buddhas dès leurs morts et ils prennent soin de la famille à partir de l'au-delà. Respecter les ancêtres est donc très important ; sinon la famille sera poursuivie par le mauvais sort. Même aujourd'hui les

tombes des ancêtres sont bien nettoyés pour montrer du respect. La religion joue un rôle dans la préservation des corps des personnes décédés, particulièrement le bouddhisme. Les funérailles au Japon sont traditionnellement bouddhistes. On estime que les ancêtres décédés s'occupent des autres membres de la famille qui sont toujours en vie. Donc, le respect pour les morts est très important pour la prospérité de tout le monde. La vie quotidienne est normalement liée au Shinto, la religion officielle du Japon. À la base du système de l'*ie* est la croyance que toutes les âmes de la famille sont unies pendant la vie et aussi après la mort (Davies et Ikeno 119-120).

Dans la famille japonaise traditionnelle, le patriarche est le chef. Toutes les décisions importantes sont prises par lui. Si sa fille se marie, c'est la décision du père. Personne dans la famille ne peut rien faire sans son assentiment. Cette idée reste très présente dans la famille contemporaine et a mené à de nouvelles constructions sociétales concernant le rôle des genres au Japon. Les hommes ont beaucoup plus de liberté que les femmes, une notion clé chez les Japonais qui y reste chez présente à l'époque moderne (Davies et Ikeno 120-121).

Le pouvoir d'un homme dans ce système social souligne l'importance d'avoir un héritier mâle. Il était très important d'avoir au moins un fils pour assurer la continuation de la famille (Davies et Ikeno 121). Le personnage de Takahashi, le mari de Mariko, résume la difficulté présentée par le système de l'*ie*. Dans *Wasurenagusa*, nous apprenons qu'il est stérile, ce qui pose un grand problème pour lui en étant l'héritier d'une entreprise très réputée. Le fait qu'il ne peut pas produire un fils mène non seulement au divorce avec sa première femme et mais aussi à l'adoption du petit garçon

Yukio. Quand le système de l'*ie* était puissant, ce n'était pas rare d'adopter un fils dans une situation pareille (Davies et Ikeno 121).

Shimazaki dévoile les problèmes et les difficultés présentés par l'*ie*. Mariko est constamment la victime de son sexe féminin ; elle est isolée aux niveaux familial et culturel parce qu'elle accouche d'un fils hors mariage et n'a pas de mari pour bien gouverner la famille. Quand elle se marie avec Takahashi, les deux forment un couple qui va à l'encontre de ces règles. Shimazaki se sert de ces deux personnages pour montrer à quel point les contraintes de ce système ont un effet négatif sur les individus et les familles en montrant comment il est un embêtement à l'époque moderne. Puisque l'*ie* existe toujours dans le subconscient contemporain au Japon, il s'agit d'un problème qui provoque toujours et inutilement de la souffrance chez les Japonais.

II) Les concepts d'Uchi et Soto

Mon père ne répond pas. Brusquement, ma mère dit à Mariko :
- Vous-êtes d'origine douteuse n'est-ce pas ?
(*Wasurenagusa* 81)

Les cinq romans de la série *Le poids des secrets* parlent d'un aspect culturel du Japon très compliqué. Il s'agit de *uchi* et *soto*, deux mots japonais qui portent une signification importante dans le Japon contemporain et passé. Ces deux mots révèlent une idée qui est au cœur de l'homogénéité du peuple japonais. Le mot *uchi* en japonais a le même sens que « la maison » en français, un concept assez simple. En revanche, la signification pour les Japonais est bien plus complexe, car le mot veut dire plutôt « le peuple japonais ». Le mot *soto* signifie « les autres » en français, donc tous ceux qui ne viennent pas du Japon (Davies et Ikeno 217). La meilleure traduction pour cette mentalité pourrait être « nous » et « les autres ».

Il est difficile à définir le concept d'*uchi* et *soto* parce que ces deux mots représentent plutôt une idée abstraite mais fondamentale dans la mentalité des Japonais. Ce concept ne traite pas uniquement des étrangers, mais aussi ceux qui sont à l'extérieur la famille. *Uchi* concerne la famille traditionnelle, ou une famille qui habite dans la même maison. *Soto* peut signifier les grands-parents ou les cousins, mais se réfère généralement à ceux qui ne font pas partie de la famille immédiate (Davies et Ikeno 217). Shimazaki souligne les problèmes avec *uchi* et *soto* dans la série entière, mais il y a un personnage en particulier qui doit faire face à cette notion à plusieurs reprises.

Mariko est un personnage qui apparaît dans chaque roman de la série, et elle est la narratrice dans *Tsubame* et *Hotaru*. Évidemment, Shimazaki révèle combien la vie est difficile pour les femmes au Japon, un aspect de la vie japonaise qui persiste jusqu'à nos jours. Mariko est représentée comme la femme japonaise « idéale », mais seulement après son mariage avec M. Takahashi. Elle reste à la maison la journée, fait la cuisine, ne demande pas de sortir de la maison ; elle semble donc comprendre « sa place » au sein de la famille et du couple. Elle symbolise très bien la distinction entre *uchi* et *soto*. Habitant à Nagasaki, elle reste chez elle, attend patiemment son mari (même si cela n'arrive pas) et prend soin de leurs fils. Dans son rôle de narratrice du cinquième roman, Mariko exprime ses frustrations avec sa vie et atteste toujours avoir voulu une vie tranquille et loin de M. Horibe qui représente le souvenir de son cœur brisé.

Aki Shimazaki fait une déclaration très forte avec le personnage de Mariko parce qu'elle représente la souffrance des femmes et la situation réelle pour les femmes au Japon pendant la Seconde Guerre mondiale. Traditionnellement, en faisant la connexion avec *uchi* et *soto*, le mari est le patron de la famille. Personne n'a le droit de le refuser,

particulièrement les femmes qui font partie d'*uchi* (Davies et Ikeno 219). Mariko passe toute la série complètement sans pouvoir et ce à cause de ses « fautes », au moins d'après la rigidité des attentes familiales mises en place par la société. Pour elle, la férocité de la guerre n'est rien comparé à l'enfer de sa vie privée et de sa liaison passée avec M.

Horibe.

Davies et Ikeno explique que le système d'*ie* et le concept d'*uchi* et *soto* semblent se ressembler, mais qu'il y a, en effet, une différence importante. Les idées de *uchi* et *soto* font partie du système de l'*ie*, et donc déterminent qui fait partie du système de l'*ie*. On pourrait facilement dire que les étrangers n'ont rien avoir avec *uchi*, et qu'ils sont fortement *soto* (218-219) – alors voici la contradiction inhérente à la situation de Mariko. Si elle avait révélé la vérité de son identité et héritage coréens, la vie aurait été même plus difficile pour elle et Yukio, son fils illégitime.

Shimazaki critique le fait que les Japonais insistent à maintenir une impression d'homogénéité culturelle. Même si le concept fait partie du Japon d'autrefois, cette mentalité pose toujours un problème au Japon aujourd'hui – pour les étrangers et aussi les Japonais eux-mêmes. À travers le couple de Mariko et Takahashi, Shimazaki montre la difficulté des étrangers et ceux qui ne peuvent pas assimiler dans cette culture rigide et stricte.

III) Le rôle des femmes

Selon Davies et Ikeno, dans le Japon du passé, les rôles des sexes ont été très rigides : les femmes et les hommes avaient leurs places bien définies dans la société et on n'avait pas le droit de questionner ces règles. Il s'agit ici d'une vision du monde qui est toujours aussi courante au Japon contemporain (179). Dans l'œuvre d'Aki Shimazaki, le

pouvoir des hommes est présenté comme un outil d'oppression et la victime la plus évidente dans ce cas est Mariko. Pour mieux comprendre la souffrance vécue par ce personnage important dans *Le poids des secrets*, il faut mieux connaître les rôles des sexes au Japon.

Les femmes dans la société traditionnelle au Japon n'avaient pas de pouvoir. Suivant les règles de l'*ie*, le père ou l'homme de la maison prend toutes les décisions et il garde le mot final dans toutes les situations familiales. Le rôle des femmes est décrit avec le mot *ryosaikenbo*, ce qui fait référence aux « bonnes épouses » et aux « mères intelligentes » et comprend également les attentes culturelles qui y sont liées (Davies et Ikeno 179).

Le sens de *ryosaikenbo* a pourtant évolué avec le temps. Pendant l'époque du Edo, les femmes devaient absolument obéir à leurs époux ; et pendant celle du Meiji, les femmes devaient plutôt soutenir les hommes (leurs décisions, leurs opinions, etc.). Mais, même si les nuances du concept de *ryosaikenbo* ont changé, les femmes sont restées soumises et sans pouvoir (Davies et Ikeno 179-180). *Ryosaikenbo* est devenu encore plus important quand les mères japonaises ont pris la responsabilité pour l'éducation des enfants. Que les femmes soient bien éduquées est devenu très important au Japon et a contribué de manière significative au boom économique du pays après la Seconde Guerre mondiale (Davies et Ikeno 180).

Le rôle d'une femme japonaise est avant tout celui de soutenir les enfants et les hommes dans n'importe quelle manière. Si l'enfant n'étudie pas bien à l'école, c'est la faute de la mère et jamais celle de l'étudiant. S'il y a une matière scolaire qui ne va pas bien pour l'enfant, on s'attend à ce que la mère prenne des cours, qu'elle devienne

experte, et qu'elle aide l'enfant avec ses difficultés. Cette mentalité vient de la période Taisho où les femmes étaient encouragées de s'engager dans le monde du commerce pour mieux comprendre leurs époux (Davies et Ikeno 180-181).

Un exemple très représentatif de ces attentes culturelles est celui de l'*obento*. L'*obento* est un panier-repas que l'on trouve partout au Japon, dans les magasins du coin et dans les grands supermarchés ; c'est souvent une boîte qui comprend un repas équilibré à un très bon prix (Allison 195). Pour les enfants, par contre, l'*obento* est un panier-repas qui a été créé et préparé spécifiquement par leurs propres mères. Il ne s'agit surtout pas de l'*obento* générique que l'on trouve dans les épiceries ; celui-ci doit être une création personnelle faite par la mère pour faire plaisir aux yeux et aux intérêts de ses enfants. Par exemple, les boules de riz peuvent ressembler à *Hello Kitty*, ou à *Pikachu*, et les radis peuvent être sculptés comme des fleurs. En tout cas, faire ces *obentos* prend beaucoup de temps et c'est toujours la responsabilité de la mère (Allison 196-197).

Davies et Ikeno expliquent que l'apprentissage d'être une « femme japonaise idéale » commence dès la naissance avec les poupées très populaires appelées *rika-chan ningyo* (181-182). Celles-ci symbolisent la beauté et la perfection physique et les jeunes filles souhaitent absolument ressembler à ces poupées. La mère japonaise est surtout responsable d'apprendre aux filles le « bon » comportement d'une femme et les nuances liées à la féminité. Les pressions sociales et les attentes culturelles pour les filles au Japon autour de la féminité ne sont pas à ignorer.

Dans *Le poids des secrets*, Shimazaki révèle la souffrance de la femme japonaise à plusieurs niveaux, mais c'est presque toujours lié aux attentes sociales et aux pressions culturelles expliquées ci-haut. Les situations personnelles difficiles dans lesquelles les

personnages féminins se trouvent ne sont qu'amplifiées par les événements historiques traumatisants qui se passent autour d'elles. Yukiko et Mariko portent jusqu'à la mort le fardeau de la tristesse et de l'angoisse liées à leurs passés. Afin de se débarrasser du poids de leurs passés, toutes les deux racontent à leurs petits-enfants, à partir de leurs lits de mort, les secrets qui les ont hantées pendant toute une vie. Yukiko et Mariko veulent se libérer de leurs cauchemars tout en partageant des leçons importantes aux enfants ; comme cela, elles peuvent rêver d'un plus bel avenir sans la souffrance qu'elles ont vécue.

IV) Conclusion

Ces aspects clés de la société japonaise sont au cœur de la critique de Shimazaki dans *Le poids des secrets*. C'est-à-dire que la culture japonaise contribue aux difficultés des personnages. Les bombardements de Nagasaki et Hiroshima peuvent être attribués à la résistance du gouvernement japonais et du peuple japonais. Dans *Tsubaki*, il est même suggéré que les bombes atomiques ont été nécessaires afin de provoquer un changement au Japon. Au moins, Shimazaki confirme que les Japonais doivent prendre de la responsabilité pour leur rôle dans ces événements historiques et admettre qu'un changement à grande échelle était nécessaire pour l'évolution socio-culturelle de la société japonaise – et que le changement est encore souhaitable à l'époque moderne.

Chapitre 3 :

Les questions identitaires chez Aki Shimazaki

Il est très important de comprendre la puissance qu'exerce l'identité culturelle japonaise des personnages dans *Le poids des secrets* puisque les questions identitaires sont à la base non seulement du récit de la série entière mais aussi de la critique de Shimazaki. Les personnages dans ces cinq romans sont complètement à la merci des idéaux rigides qui sont mis en place par la société japonaise, tels que le (la) japonais(e) idéal(e) ou la centralité de la mémoire collective des événements historiques.

1) Le collectivisme au Japon

La mentalité socioculturelle la plus évidente dans les cultures asiatiques est celle de faire partie d'un groupe ; bref, il s'agit de l'importance fondamentale de la notion du collectivisme. Dans *The Japanese Mind*, Davies et Ikeno décrit le collectivisme chez les Japonais comme suit : « people are primarily group oriented and give more priority to group harmony than to individuals. Most Japanese consider it an important virtue to adhere to the values of the groups to which they belong » (195). Contrairement à la mentalité nord-américaine où règne la puissance de l'individu, au Japon, être un bon citoyen, c'est faire de son mieux pour la population générale (« Culture individualiste ; culture collectiviste » 11 novembre 2009). Cette notion nous intéresse parce que elle ajoute au fait que les personnages dans *Le poids des secrets* s'identifient selon ces consignes. Avant de comprendre les problèmes identitaires de ces personnages, une étude de la société traditionnelle du Japon s'avère donc nécessaire.

Dès l'enfance, l'importance de l'appartenance à la société japonaise collective est inculquée chez les Japonais. Il faut avant tout se conformer aux règles et aux attentes

socioculturelles mises en place depuis des siècles afin de contribuer à la prospérité du Japon et au bien-être de ses concitoyens (Davies et Ikeno 195). Le pouvoir de la mentalité collectiviste à la base de la culture japonaise n'est pas à sous-estimer. Puisque l'amélioration de la société est bien plus importante que celle de soi-même, la croyance totale en collectivisme explique les disputes qui se produisent entre les personnages dans les romans de Shimazaki.

II) Les aspects sociétaux qui forment l'identité des personnages

Les personnages principaux dans *Le poids des secrets* sont cruellement affectés et influencés par les éléments moins favorables de la mentalité collectiviste. Les histoires personnelles de tous ces individus sont guidées selon les consignes rigides du collectivisme. Lorsque l'on fait des choix ou prend des décisions qui vont à l'encontre de ces normes – comme, par exemple, Takahashi et Mariko – on se retrouve abandonné ou rejeté par le groupe. L'histoire de ce couple est très complexe mais toutes les difficultés qu'ils ont vécues proviennent de l'importance du collectivisme au Japon. Takahashi est un homme stérile et donc ne peut pas créer et mener une famille comme il le faut ; et Mariko est une coréenne qui doit cacher son identité à cause du massacre de ses confrères qui a suivi le tremblement de terre à Tokyo en 1923.

Les problèmes que pose l'identité nationale de Mariko figurent au centre des trois derniers romans de la série. Mariko est née en Corée mais, après être laissée dans une église japonaise où elle doit passer le reste de son enfance, elle finit par oublier la plupart de son héritage. Pendant le récit de *Tsubame*, elle cherche les clés de son passé. Ce roman explique en détail l'histoire entre la Corée et le Japon, particulièrement la honte éprouvée par les Japonais après avoir subitement massacré des milliers de Coréens dans le chaos

qui a suivi le tremblement de terre. Mariko porte en elle ces secrets tout au long de sa vie parce qu'elle ne peut jamais révéler sa véritable nationalité. Sa vie et son identité entière – personnelle, familiale, nationale et culturelle – sont déterminées par l'adhérence de toute une société à la mentalité collectiviste.

Takahashi, quant à lui, est japonais, mais il n'est pas capable de se conformer aux attentes de ses parents. Étant l'héritier d'une très vieille entreprise familiale, on s'attend à ce qu'il épouse une femme (sans des origines douteuses, bien sûr) et qu'il produise le prochain héritier. Cependant, il est stérile, un détail qu'il faut cacher car la société japonaise à l'époque de la guerre n'avait aucune pitié pour des choses qui peuvent détruire la tradition – même s'il s'agit de quelque chose de biologique que l'on ne peut pas changer.

III) Le Gyokusai

Dans son essai, « La Commémoration et l'identité japonaise dans *Tsubaki* », Marco D. Roman explique le *gyokusai*, une notion qui souligne l'importance de mourir vaillamment. Au lieu de mourir, d'être capturés par les Américains, ou bien de laisser leur pays sous l'occupation américaine, beaucoup de Japonais ont préféré mourir par leurs propres méthodes pour « garder l'honneur ». Voilà la raison pour laquelle, dans *Tsubaki*, plusieurs personnages emportent sur eux du cyanure. Des décennies plus tard, Yukiko montre son incrédulité envers cette idéologie en disant que l'idée est idiote et sans logique. Néanmoins, la vérité est que beaucoup de Japonais se sont suicidés à l'époque, après les bombes atomiques et après avoir perdu la guerre (Roman 112). Roman affirme que le *gyokusai* est un souvenir troublant pour le peuple japonais. Évidemment, les

Japonais ont commis des crimes graves que la plupart de la population préférerait oublier (Roman 101).

IV) Conclusion

Les questions identitaires qui entourent les personnages dans *Le poids des secrets* sont au cœur de la critique culturelle du Japon de Shimazaki. Autrefois, il n'était pas du tout acceptable ou même possible d'avoir une identité – culturelle, nationale, familiale – qui ne correspondait pas aux règles de la société japonaise. Mariko et Takahashi sont les deux personnages qui ont traversé des crises identitaires provoquées explicitement par l'idéologie culturelle qui avait régné au Japon, y compris l'importance du collectivisme et du *gyokusai*.

Quelques remarques finales

Je lui dis aussitôt : «Ne t'inquiète pas ! Je ne tomberai pas dans l'eau sucrée.»
Ojîchan sourit : «Tsubaki, tu rencontreras aussi quelqu'un de spécial dans ta vie.»
(*Hotaru* 137)

Le poids des secrets est une série qui expose les problèmes les plus difficiles au Japon à l'époque contemporaine et qui confirme que ces problèmes trouvent leurs racines dans le passé. Choisir d'écrire les romans en français a permis à Shimazaki de révéler et de critiquer ces aspects controversés de sa culture natale – ce qui n'aurait pas été possible dans sa langue maternelle. La clé de sa critique est qu'il faut apprendre des erreurs du passé, alors l'écrivaine offre une leçon aux lecteurs dans le dernier roman, *Hotaru*. Mariko raconte à sa petite-fille l'histoire de ses souffrances et se débarrasse enfin du poids des secrets qu'elle a dû porter en elle pendant toute sa vie avec l'espoir que les générations futures ne répèteront pas les mêmes fautes. Shimazaki veut que le peuple japonais apprenne des décisions et des traumatismes qu'ils ont vécus et que le changement soit, en fait, possible.

Bibliographie

Ouvrages étudiés :

Shimazaki, Aki. *Le poids des secrets, Tome I : Tsubaki*. Montréal : Leméac / Actes Sud, 1999.

---. *Le poids des secrets, Tome II : Hamaguri*. Montréal : Leméac / Actes Sud, 2000.

---. *Le poids des secrets, Tome III : Tsubame*. Montréal : Leméac / Actes Sud, 2001.

---. *Le poids des secrets, Tome IV : Wasurenagusa*. Montréal : Leméac / Actes Sud, 2002.

---. *Le poids des secrets, Tome V : Hotaru*. Montréal : Leméac / Actes Sud, 2005.

Références bibliographiques :

Livres et articles:

Allison, Anne. "Japanese Mothers and Obentos: The Lunch-Box as Ideological State Apparatus." *Anthropological Quarterly* 64.4 (1991): 195-208 *Gender and State in Japan*. Washington, DC.

Davies, Roger J., Osamu Ikeno, eds. *The Japanese Mind: Understanding Contemporary Japanese Culture*. Rutland: Tuttle, 2002.

Fukuoka, Yasunori. *Lives of Young Koreans in Japan*. Melbourne: Trans Pacific P, 2000.

Gordon, Andrew. *A Modern History of Japan: From Tokugawa Times to the Present*. New York: Oxford UP, 2003.

Igarashi, Yoshikuni. *Bodies of Memory: Narratives of War in Postwar Japanese Culture, 1945-1970*. Princeton, NJ: Princeton UP, 2000.

Ohnuki-Tierney, Emiko. *Rice as Self: Japanese Identities through Time*. Princeton: Princeton UP, 1993.

Roman, Marco D. « La Commémoration et l'identité japonaise dans *Tsubaki*. » *Le poids des identités : mémoire et traumatisme chez Aki Shimazaki*. Ed. Fred Dervin, Saarbrücken: Éditions universitaires européennes, 2010, 99-117.

Schenking, Charles J. *The Great Kanto Earthquake and the Chimera of National Reconstruction in Japan*. New York: Columbia UP, 2013.

En ligne :

Schaaper, Jan. « Culture individualiste ; culture collectiviste. » *L`Orient Le Jour*, 11 novembre 2009. Le 31 mars 2014. <<http://www.ciel.usj.edu.lb/docs/culture.pdf>>

The United States Strategic Bombing Survey: The Effects of Atomic Bombs on Hiroshima and Nagasaki. Washington : United States Government Printing Office, 1946. Le 21 février 2014.
<<http://www.ibiblio.org/hyperwar/AAF/USSBS/AtomicEffects/AtomicEffects-2.html>>